

L'AFRIQUE À L'HONNEUR

HORIZONS AFRICAINS

PAR MARIE-ANN YEMSI, COMMISSAIRE INVITÉE
POUR L'AFRIQUE À L'HONNEUR

Au moment où se tient l'édition d'Art Paris Art Fair sous la verrière du Grand Palais, c'est **une capitale tout entière qui met l'Afrique à l'honneur**, à l'unisson du focus thématique de la foire. Un foisonnement de projets et d'expositions vient témoigner de la richesse de la création artistique contemporaine issue d'un continent qui s'affirme, inventif, novateur et fécond. Cet investissement inédit des institutions parisiennes marque un tournant important en France. Cependant, cet engouement récent, qu'il soit celui du marché, des institutions ou du grand public, révèle un certain retard du regard sur la création africaine contemporaine dans l'Hexagone. Que sait-on vraiment de l'art de ce continent et de son histoire dont les représentants des périodes modernes et contemporaines ont été très peu montrés ? À l'heure où vont s'engager tant de rencontres avec des artistes contemporains africains et des diasporas, il nous a semblé pertinent de livrer quelques éclairages et des pistes de réflexion permettant d'ouvrir d'autres perspectives sur la création artistique actuelle de ce continent.

L'Afrique, si proche et si lointaine

Le succès public manifeste des expositions récentes, la rétrospective **Seydou Keïta au Grand Palais (2016)** et «**Beauté Congo. 1926-2015**» à la **Fondation Cartier (2015)**, ne doit pas être l'arbre qui nous cache la forêt. En dehors de la constance de l'engagement de cette fondation dans la promotion des artistes du continent africain depuis sa création en 1984, les expositions majeures, monographiques ou de groupe, ont été quasi-inexistantes dans les institutions artistiques parisiennes depuis « **Les Magiciens de la terre** » en 1989 au **Centre Pompidou et à la Grande Halle de la Villette**, et surtout « **Africa Remix** » en 2005 à **Beaubourg**. La France semble s'être ancrée dans une certaine myopie et un rapport malaisé avec ce continent depuis les indépendances. Les acteurs de l'art ne sont pas si différents dans leurs modes de pensée de la société et de l'époque dans laquelle ils s'inscrivent. En précurseur, **Jean-Hubert Martin**, commissaire des « Magiciens de la Terre », s'interroge en 1989 : « *J'ai été amené à me demander pourquoi, dans notre réseau des arts plastiques, subsistait cette espèce de tabou interdisant de montrer des artistes venant des contextes culturels complètement différents du nôtre...* »¹

S'il serait inexact de dire que rien ne s'est passé ces trente dernières années en France, et nous y reviendrons ultérieurement, l'histoire de l'art telle qu'elle continue à y être enseignée et diffusée n'a que peu contribué, contrairement à ce qui se passait chez ses voisins européens, à la nécessaire décolonisation des savoirs et des imaginaires. À ce propos, **Stuart Hall**², l'une des figures les plus marquantes des cultural studies, évoque une « incroyable fabrique de l'oubli », qui affecte notre perception de l'altérité : l'autre (« l'Africain ») est encore trop souvent envisagé comme étrange, exotique, extérieur à soi et dépourvu d'ancrages historiques.

¹ Jean-Hubert Martin, in Une exposition postmoderne, Libération, 27 et 28 mai 1989.

² Stuart Hall, de Mark Alizart, Stuart Hall, Eric Mace, Eric Maigret, édition Amsterdam, 2007

L'AFRIQUE À L'HONNEUR

HORIZONS AFRICAINS

PAR MARIE-ANN YEMSI, COMMISSAIRE INVITÉE
POUR L'AFRIQUE À L'HONNEUR

Les odyssees méconnues des héritages artistiques

Le surgissement récent des artistes contemporains africains dans le monde de l'art occidental n'est pas le fait d'une génération qui serait spontanément apparue. Rencontrer ces artistes et entendre ce qu'ils ont à nous dire nous invite à nous intéresser aux contextes artistiques historiques dans lesquels s'inscrivent leurs productions. Comme l'écrit l'essayiste et poète **Édouard Glissant**, « aucune histoire n'est renfermée dans le seul enclos de son territoire ou dans la seule logique de sa pensée collective ».³ Or, nous percevons mal cet enchevêtrement des cultures et des histoires, les influences réciproques, conditionnés par les choix normatifs d'une histoire de l'art largement ethnocentrée. Il est pourtant intéressant de réfléchir aux trajectoires historiques singulières de ces arts africains.

Observons l'avènement des modernités africaines dans l'art, qui se joue des années 1920 aux années 1960. Elles ont d'une certaine façon inspiré la création occidentale du début du XX^e siècle ; la liste est longue, de Matisse à Picasso, de Modigliani aux expressionnistes allemands. Or l'apport de ces modernités africaines est à peine reconnu et souvent rejeté dans l'histoire d'un néoprimitivisme.

Prenons le groupe que l'on nomme les « **imagiers du Congo** », que l'Europe découvre à la fin des années 1920 à la faveur des expositions coloniales alors en vogue. Il faut attendre en France la très belle sélection des aquarelles abstraites de l'un de ses plus talentueux représentants, **Thela Tendu (ou Djilatendo)**, dans « **Beauté Congo** » à la **Fondation Cartier en 2015**, pour qu'un large public découvre, ébahi, ces œuvres extraordinairement préservées depuis les années 1930 dans les réserves d'un musée belge ; des œuvres fondamentales pour la compréhension des liens entre modernités africaines et européennes dans l'art.

Autre époque et autre phénomène d'effacement de l'histoire de l'art avec **Ernest Mancoba** (1904-2002), l'un des plus grands artistes modernes sud-africains. Exilé en France, il finit ses jours dans l'indifférence générale à Clamart. Son apport dans l'histoire de CoBrA est volontairement oublié, assimilé à une intrusion dans la culture faussement européenne de cette histoire « *dans la mesure où son travail présente peu de points communs avec ceux de ses amis* » et « *trahit ses origines africaines* ».⁴

Ces absences et effacements nous rappellent la grande tâche qui reste encore à accomplir pour réécrire l'histoire, les histoires, de l'art ou de la pensée selon d'autres perspectives. Comprendre les productions artistiques contemporaines du continent africain nécessite de réviser certains paradigmes et de les envisager dans une histoire partagée et des héritages faits de mobilités, d'échanges et d'appropriations de part et d'autre des océans.

³Édouard Glissant, Poétique de la relation (Poétique III), Paris, Gallimard, 1990.

⁴Stokvis, Willemijn Leonore, Cobra. La conquête de la spontanéité, Paris, Gallimard, 2001.

L'AFRIQUE À L'HONNEUR

HORIZONS AFRICAINS

PAR MARIE-ANN YEMSI, COMMISSAIRE INVITÉE
POUR L'AFRIQUE À L'HONNEUR

L'influence d'une collection pionnière

Dans un contexte de l'art en France peu enclin à l'ouverture vers les artistes du continent africain, de grandes figures émergent cependant à partir de 1989 à la faveur de l'exposition « **Les Magiciens de la Terre** ». Elle joue un rôle charnière à bien des égards et en particulier dans la naissance d'une collection pionnière : celle de **Jean Pigozzi**. Le peintre **Chéri Samba** (1956, RDC), les sculpteurs **Bodys Isek Kingelez** (1948-2015, RDC), **Abdoulaye Konaté** (1953, Mali) ou encore **El Anatsui** (1944, né au Ghana, vit au Nigéria), les photographes **J. D. Okhai Ojeikere** (1930-2014, Nigéria), **Seydou Keïta** (1921-2001, Mali) ou **Malick Sidibé** (1936-2016, Mali) : autant de noms désormais reconnus et appréciés en France et dont l'essor international doit beaucoup au regard et à l'engagement de Jean Pigozzi. Enrichie durant des décennies par **André Magnin**, aujourd'hui galeriste et agent d'artistes, cette collection constitue indéniablement une référence par son ampleur. Il est important de souligner l'influence qu'elle a exercée. En effet, elle a orienté durablement les regards, en France, vers des artistes africains, peintres, sculpteurs et photographes souvent autodidactes, tirant leur inspiration de la vie quotidienne et de la culture populaire et dont le langage visuel est souvent inspiré par la statuaire ou axé sur les cosmogonies africaines. Le rayonnement de cette collection pionnière aura en quelque sorte prolongé le malentendu des « Magiciens de la Terre ». En valorisant le présupposé d'une créativité non entravée par des influences occidentales (basée sur un usage d'éléments traditionnels), cette collection a plongé dans l'ombre d'autres voix et formes d'expressions artistiques contemporaines du continent africain.

Revue Noire ou le tournant : une autre vision de l'art contemporain africain est possible

Ces voix, une nouvelle revue va s'employer à les faire connaître et les défendre. En 1991, paraît à Paris **Revue Noire**, le premier magazine international d'investigation sur les créateurs contemporains d'Afrique et des diasporas. Les fondateurs de la revue, les architectes **Jean Loup Pivin** et **Pascal Martin Saint Léon**, l'écrivain **Simon Njami**, le consultant **Bruno Tilliette** et **N'Goné Fall**, alors architecte elle aussi, veulent opposer une autre vision de l'Afrique qu'ils connaissent bien, d'autres perspectives sur ses créateurs, présentés essentiellement à travers des artistes sous l'influence des traditions. Comme l'écrivent ses fondateurs, « l'idée de la revue était de sortir l'Afrique d'une image exotique. Faire connaître les expressions artistiques contemporaines qui se développaient sur ce continent, et ainsi montrer une Afrique moderne, fabriquant des cultures urbaines avec ses expressions propres dignes d'être internationalement reconnues ».

L'AFRIQUE À L'HONNEUR

HORIZONS AFRICAINS

PAR MARIE-ANN YEMSI, COMMISSAIRE INVITÉE
POUR L'AFRIQUE À L'HONNEUR

Durant dix ans, les productions de Revue Noire (la revue mais également ses publications de livres, ses enregistrements de musiques africaines, ses films et ses expositions) ont inspiré durablement différentes générations de penseurs, universitaires, étudiants en arts, en littérature, commissaires d'expositions. Elles vont s'inscrire dans cette dynamique et promouvoir d'autres visions de la création africaine, souvent en dehors de la France qui manifeste peu d'intérêt pour ces recherches formelles nouvelles. C'est pourtant grâce à Revue Noire que naît dans le pays une fierté africaine de l'art, celle-là même que revendiquent aujourd'hui les jeunes générations d'artistes du continent, dans la conscience d'un monde ouvert.

Les jeunes témoins d'un monde en relation

Ce qui frappe dans ce printemps africain à Paris, c'est la présence d'un contingent important de représentants d'une jeune génération qui s'expose aux côtés des œuvres de figures tutélaires, d'**Ousmane Sow**, récemment disparu, à Rachid Koraïchi, de **Chéri Samba** à **Romuald Hazoumè**.

Ces jeunes artistes, nés dans les années 1980 et au début des années 1990, ont pour la plupart rarement été exposés en France ou le sont pour la première fois. Comme l'écrit **Léonora Miano** dans *Habiter la frontière*, « ils appartiennent à une génération qui, ayant bénéficié des luttes de ses aînés, se sent autorisée à entreprendre avec vaillance et détermination la traversée de leurs ombres intérieures ».⁵ Comme le suggère **Édouard Glissant**,⁶ les artistes contemporains du continent africain et des diasporas sont certes dépositaires de leur histoire mais leur paysage est le paysage du monde et sa frontière est ouverte.

À travers leur production artistique, ils livrent une réflexion investie, certes, par la trame de leur histoire, mais aussi par la diversité de leurs trajectoires et de leurs expériences personnelles. Ces artistes ont grandi avec Internet et les réseaux sociaux, ont voyagé et bénéficié de résidences en dehors du continent. Ils partagent les mêmes codes, s'inspirent des mêmes musiques, des mêmes modes vestimentaires que toutes les jeunes du monde. Ils produisent avec toutes les cultures qui les habitent. On ne peut donc pas valablement analyser leurs œuvres en se bornant à leur chercher une filiation africaine. Il en va de même pour les mises en perspectives géographiques, régionales ou nationales, que l'on recouvre souvent sous la dénomination de « scènes artistiques ». Cette appellation revêt à bien des égards un caractère artificiel, commode pour le marché de l'art mais réducteur.

Le décryptage au présent d'une Afrique en mouvement

Si l'on devait chercher un dénominateur commun, il réside certainement dans l'habileté de ces jeunes artistes à décrypter le présent. Ils créent à partir de ce qu'ils voient, de ce qu'ils constatent et de ce qui les engage dans le monde, en s'emparant d'une grande diversité de supports : dessins, peintures, sculptures, photographies, installations, vidéos, sans oublier l'art performatif. Ces artistes proposent une nouvelle manière de regarder l'Afrique en mouvement, d'après ce qui s'y vit vraiment et non d'après une vision fantasmée. Leurs œuvres convoquent en filigrane un témoignage critique et engagé sur les problématiques sociétales, identitaires, économiques, écologiques et politiques.

⁵Léonora Miano, *Habiter la frontière*, L'Arche Éditeur, 2012.

⁶Édouard Glissant, *Poétique de la relation* (Poétique III), Gallimard, 1990.

L'AFRIQUE À L'HONNEUR

HORIZONS AFRICAINS

PAR MARIE-ANN YEMSI, COMMISSAIRE INVITÉE
POUR L'AFRIQUE À L'HONNEUR

S'ils creusent dans l'Histoire, c'est pour en décortiquer les résurgences dans les réalités contemporaines dont ils subissent les conséquences dans leur quotidien. Elles sont parfois doublement violentes pour les jeunes Sud-Africains ayant grandi dans un contexte post-colonial et post-apartheid, comme le relate avec force l'artiste **Mohau Modisakeng** qui représentera l'Afrique du Sud aux côtés de Candice Breitz à la 57^e Biennale de Venise. Les artistes interrogent aussi les effets de la mondialisation et nous rappellent l'importance du collectif, ce « faire ensemble » qui nous est devenu presque étranger dans les sociétés occidentales. Ils militent également pour une plus grande sphère d'autonomie dans le contexte de sociétés dans lesquelles les libertés individuelles, le genre, l'orientation sexuelle, la laïcité font partie des revendications.

À cet égard, les artistes femmes sont souvent aux avant-postes des questionnements sur les limitations sociales. **Katia Kameli, Virginia Chihota, Dalila Dalléas Bouzar, Ato Malinda, Lebohang Kganye**, pour n'en citer que quelques-unes, interrogent l'instrumentalisation du corps des femmes en la mettant en regard avec la force des modèles traditionnels.

D'un point de vue formel, l'un des aspects les plus notables et souvent spectaculaires des pratiques artistiques de cette génération qui éclôt est la virtuosité qu'ont ces artistes à se réapproprier des formes et des matériaux traditionnels pour réinventer de nouveaux usages et imaginer de nouvelles esthétiques. Ils le font brillamment comme si, dans ces nouvelles approches, se jouait une forme d'hybridation des enjeux de l'art. En témoignent les tableaux brodés de la Sud-Africaine **Billie Zangewa**, les grands dessins retravaillés de **Gareth Nyandoro** ou les œuvres de **Serge Attukwei Clottey** et de **Moffat Takadiwa**, qui collectent des rebuts pour créer des sculptures étonnantes agissant comme autant de portraits décalés du style de vie et des systèmes politiques et sociaux de leurs pays.

Un (ré)enchantement des horizons africains

Alors qu'émerge une nouvelle conscience du monde et que s'opère une multiplication de ses centres, le paysage artistique, culturel et intellectuel du continent est en profonde mutation, à l'image d'une Afrique en mouvement, fière de ce qu'elle est. Certes, la création artistique contemporaine, son enseignement et sa diffusion sont loin d'être une priorité des États. Cependant, du nord au sud de l'Afrique, s'ouvrent et se développent à rythme accéléré les initiatives privées : musées, centres d'art, galeries, foires, lieux de résidence et de formation aux pratiques curatoriales. Les artistes eux-mêmes apportent leurs contributions : de **Bandjoun Station**, fondé par l'artiste camerounais **Barthélémy Togo**, à **Addis Foto Fest**, initié par la photographe éthiopienne **Aïda Muluneh**. Réfléchir, agir individuellement ou collectivement, poser un geste artistique, tels étaient les buts de la première édition des Ateliers de la pensée à Dakar (octobre 2016) sous l'impulsion d'**Achille Mbembe** et **Felwine Sarr**, intellectuels africains reconnus et engagés. D'autres horizons africains se dessinent. Aussi, lors de nos rencontres au printemps à Paris, prêtons attention à ce que ces artistes ont à nous dire car c'est à travers eux et de ce continent que surgissent de nouveaux imaginaires.

Marie-Ann Yemsi

Commissaire invitée pour l'Afrique à l'honneur